



# Mère-fille

## un cordon difficile à couper

### Le lien mère-fille vu par...

La photographe  
Elinor Carucci  
(à droite), Américaine  
d'origine israélienne,  
travaille sur  
ce qu'elle a de plus  
intime : son corps,  
son couple, ses  
enfants, ses parents...  
Ici, avec sa mère  
(*My Mother and I  
Laughing*, 2000).



Se détacher, grandir, aimer hors du giron maternel, sans culpabilité ni agressivité, c'est ce que l'on appelle familièrement « couper le cordon ». **Une opération délicate, progressive, qui exige de la volonté et un vrai désir de s'émanciper.**

PAR FLAVIA MAZELIN SALVI – PHOTOS ELINOR CARUCCI

Une mère qui menace de déshériter sa fille (« Elle n'en veut qu'à mon argent »), une fille qui veut placer sa mère sous tutelle (« Je ne veux que la protéger »), et des échanges par médias et avocats interposés qui ont tenu en haleine la France entière. Ce qui est certain dans « l'affaire Bettencourt », c'est que la relation mère-fille, exposée au grand jour, a autant fasciné les Français que les multiples rebondissement politiques économiques qu'elle a suscités. « Ni avec toi, ni sans toi » pourrait être la devise de ce duo qui ne parvient ni à rompre ni à se réconcilier. Nul doute que cette relation filiale aussi compliquée que passionnelle a résonné de manière singulière chez plus d'une mère et plus d'une fille...

Laure-Anne, 34 ans, considère sa mère comme sa meilleure amie. Fille unique et mère de deux enfants de 3 et 6 ans, elle récuse vigoureusement les critiques de son mari, qui

la trouve dépendante de sa mère. « Nous nous appelons tous les jours, nous faisons des courses ensemble, nous déjeunons une fois par semaine ensemble. En résumé, nous nous voyons autant que deux amies. Elle n'interfère pas dans ma vie intime, mais elle est très attentive à mon bonheur et à mon bien-être », précise la jeune femme. Avant de reconnaître que ce souci a conduit plusieurs fois sa mère à mettre en doute son choix de vivre à plus d'une heure de son lieu de travail. Ce qui a généré quelques discussions houleuses entre Laure-Anne et son conjoint.

### Une complicité qui peut faire illusion

Où finit la complicité, où commence la fusion ? Il n'est pas toujours facile de faire la distinction. « Surtout depuis les années 1970, avec l'apparition de la mère-copine, constate la psychanalyste et psychologue Malvine Zalcberg. Ces comportements de grande complicité, qui réduisent la distance entre l'une et

l'autre, peuvent faire écran et dissimuler des cordons mal coupés ou des relations fusionnelles. » Coups de téléphone quotidiens, demandes régulières de conseils, récits détaillés de sa vie de couple ou de sa vie de famille, telles sont quelques-unes des manifestations modernes des relations étroites entre mères et filles. Mais il en existe d'autres, encore plus trompeuses, qui s'expriment dans les conflits récurrents, les longs silences ou les apparentes prises de distance. « La dépendance n'est pas forcément affichée ou matérialisée, détaille Isabel Korolitski, psychanalyste. On peut aussi avoir incorporé sa mère, au point de ne plus avoir besoin d'être en lien réel avec elle. » Ce fut le cas pour Véronique, 42 ans, qui a découvert à l'issue d'une psychothérapie qu'elle continuait à laisser sa mère gouverner sa vie privée, « alors qu'elle habite en Bretagne et moi à Toulouse depuis plus de vingt ans et que l'on se voit deux fois par

an. Mais cette distance ne m'empêchait pas de voir les hommes que je rencontrais avec ses yeux et ses critères à elle. Il m'aura fallu un divorce, une séparation et trois ans de travail sur moi pour commencer à laisser émerger mon désir personnel ».

### Les racines de la dépendance

Voir avec les yeux de sa mère, imiter ses choix de vie ou son apparence, rechercher sa validation ou sa reconnaissance, satisfaire ses désirs... La fusion est polymorphe, elle dépend de l'histoire de chacune et de la dynamique familiale. On sait que, classiquement, les femmes très angoissées, infantiles, malheureuses en couple ou qui ont été maltraitées ou mal aimées par leur mère font facilement des mères fusionnelles. Leur fille devient alors un substitut, un pansement, un double ou... un souffre-douleur.

Selon Malvine Zalcborg, la relation de dépendance est aussi, de la part d'une fille, une « demande d'éclairage

### TEST INÉDIT

## Avez-vous coupé le cordon ?

En douze clics, découvrez si la relation avec votre mère est conflictuelle, fusionnelle, fissionnelle, ou si vous avez (enfin !) coupé le cordon...  
Rubrique « test » sur [www.psychologies.com](http://www.psychologies.com).

sur son être et son devenir féminins ». Mais les mères fusionnelles ne peuvent y répondre, car elles non plus ne sont pas libérées de leur propre emprise maternelle. « De la féminité elles n'ont exploré que le versant de la maternité, pas celui de l'érotisme, du désir amoureux pour un tiers qui viendrait mettre fin à l'exclusivité de la relation duelle, poursuit la psychanalyste et psychologue. Elles ne peuvent donc pas transmettre à leur fille une expérience complète de la féminité. Le voile sur ce mystère ne pourrait être levé que si la mère désirait son partenaire et voulait être désirée de lui. » Alors, la petite fille ne serait plus prisonnière de sa mère et pourrait, plus tard, à son tour, désirer et être désirée, hors de la matrice.

Les cabinets de psychanalystes bruissent à longueur de journée de récits où les mères, à coups de chantage, de culpabilisation ou de séduction, sabotent, dans la violence ou la douceur, les velléités de liberté de leurs filles. Zohra, 38 ans, s'interdit de partir loin de Paris depuis quatre ans. « Ma mère est cardiaque ; mon père est très passif, il ne prend aucune initiative ; quant à mon frère et à mes sœurs, ils ont eu l'habitude de se reposer sur moi, la grande sœur avocate qui a réussi et qui a une baguette magique pour résoudre tous les problèmes ! Mais le plus dur est d'entendre ma mère me répéter depuis des années : "Sans toi, je ne serais plus là." » Trop fine pour ne pas percevoir le chantage, et trop culpabilisée pour y résister, Zohra

## Une sexualité confisquée

**Ne pas avoir coupé le cordon n'est pas sans conséquences sur l'intimité et la sexualité, observe Catherine Blanc<sup>1</sup>, psychanalyste et sexologue : « La fille reste à la place de la petite fille pour faire jouir sa mère de sa position de mère. » Nul ne peut interférer dans leur relation : la fille ayant trop peur de perdre l'amour maternel, la mère ne pouvant se priver de son principal, voire seul pilier narcissique. « La sexualité de ces femmes-filles est souvent mécanique, non inscrite dans la réalité du corps et des émotions. Elles sont trop fidèles à leur mère pour aimer autrement que sur un plan imaginaire. » Ainsi, la sexologue reçoit des femmes qui consultent pour frigidité, qui sont restées vierges ou qui sentent que quelque chose en elles n'arrive pas à s'épanouir. « La sexualité nous éloigne de nos parents. Ces femmes s'interdisent de la vivre ou la vivent dans la douleur pour ne pas se séparer. Tout le travail consiste à les aider pour qu'elles puissent se donner le droit d'aimer et de désirer comme des femmes adultes. »**

1. Auteure de *La sexualité des femmes n'est pas celle des magazines* (Pocket, "Évolution", 2009). Lire aussi notre rubrique p. 72.



Elinor Carucci  
(à droite) et sa  
mère dans une  
chambre d'hôtel  
(*My Mother  
and I in a Hotel  
Room, 1998*).

serre les dents et « fait au mieux, pour ne pas y laisser trop de plumes ». Les grands perdants de ces duos ? Les conjoints, qui font figure d'accessoires – et qui, s'ils restent, trouvent à la situation divers bénéfices –, et les enfants, souvent « offerts » à leur

grand-mère en témoignage de soumission et de fidélité. « Il arrive que la fille donnant symboliquement son enfant à sa mère puisse prendre de la distance pour vivre un peu pour elle, remarque Isabel Korolitski. Certains enfants refusent et, de fait, obligent leur mère à grandir en la forçant à se décoller de sa mère toute-puissante. »

### Une liberté à prendre, et non à recevoir

Selon la psychanalyste, on peut s'en éloigner si l'on accepte que l'on ne sera jamais complètement séparées et que l'on comprenne aussi que ce n'est pas à la mère de donner la liberté, mais à sa fille de la prendre. « Ce qui suppose de pouvoir renoncer à certains fantasmes, dont l'immortalité (si je reste la petite enfant de ma mère, je ne meurs jamais), à assumer l'ambivalence des sentiments (haine et amour sont intriqués) et à prendre sa place dans une lignée générationnelle. » En n'oubliant pas que l'on ne coupe pas le cordon du jour au

lendemain, comme ces adolescents qui claquent la porte au prétexte « qu'ils n'en peuvent plus ». « Il est nécessaire que soient démêlés ces fils délicats tissés depuis l'enfance et qui déterminent le rôle primordial de la mère sur le destin de sa fille », souligne Malvine Zalcberg. Elle rappelle également que « le fameux cordon qui relie l'une à l'autre recouvre plusieurs aspects et dimensions de leur relation, il n'est pas un fait unique, isolé, que l'on trancherait d'un grand coup de ciseaux pour se libérer ». Mais comment savoir si l'on s'est détachée ? « On se sent moins tirillée, moins douloureusement travaillée par les conflits intérieurs, répond Isabel Korolitski. On peut se rapprocher et s'éloigner de sa mère sans pression ni culpabilité, comme on accepte sereinement nos ressemblances et nos différences. » En résumé, on pourrait dire que l'on se sent (enfin ?) reliée, mais pas ligotée.

### À LIRE

#### Qu'est-ce qu'une fille attend de sa mère ?

de Malvine Zalcberg

Comprendre sa féminité, faire l'inventaire de l'héritage maternel, trouver le point d'équilibre entre identification et autonomie : telles sont quelques-unes des pistes de réflexion que propose la psychanalyste et psychologue dans son dernier essai (Odile Jacob) 2010).